

Masses, peuple, souveraineté

Georges Labica

L'acteur Alain Delon, connu pour ses opinions conservatrices, déclarait récemment au **Figaro**, à propos de l'emprisonnement de Jean-Christophe Mitterrand, fils de l'ancien Président de la République, qu'il s'agissait d'une mesure destinée à "complaire au peuple". Il retrouvait, ce faisant, le vieux clivage entre *peuple-multitude*, de sens dépréciatif, et *minorité*, détentrice de pouvoir et de richesse, sinon de lumières. Si La Bruyère écrivait : "Il y a le peuple qui est opposé aux grands, c'est la populace et la multitude", il n'en rajoutait pas moins: "il y a le peuple opposé aux sages, aux habiles, aux vertueux, ce sont les grands et les petits"¹. Le *vulgum pecus* face à ses maîtres qui se croient d'une autre essence, voilà qui tient toujours. Pourtant Louis le Grand avait un anus et César pouvait souffrir de la prostate, comme le précisait le père Hugo, dont l'intérêt pour le peuple ne s'est jamais démenti. J'y reviendrai, mais écoutons-le encore :

"Le monarque est le char, le peuple le pavé"²;

"Peuple océan jetant l'écume populace!"³;

"O Peuple, consentir au tyran, c'est le faire"⁴.

Si nous nous baguenaudons du côté des dictionnaires et autres encyclopédies, sans souci d'exhaustivité, les surprises, déjà signalées par Bernard Peloille, ne manquent pas. La présence de *peuple* y est à éclipse. Par exemple, on ne trouve pas *people* dans **A dictionary of marxist thought** de Bottomore⁵, ni de *popolo* dans le **Dizionario di politica** de Bobbio⁶. L'entrée ne figure pas davantage dans mon propre **Dictionnaire critique du marxisme**⁷, et je suis tout prêt à m'en repentir. Mais on y rencontre *masses*, qui n'existe pas davantage dans les deux ouvrages précédemment cités, et qui n'est présent qu'au sens de *mass society* (masses indifférenciées des totalitarismes), dans le **Dictionnaire des sciences humaines**⁸, où *peuple* n'a pas été retenu. Le **Dictionnaire critique de la sociologie**⁹ de Boudon et Bourricaud fait l'impasse sur les deux termes, tous les deux bien présents, par contre, dans l'**Encyclopédie philosophique universelle**¹⁰. A noter que le **Sachregister Marx Engels Werke**¹¹, ignore *volk* et ne retient que ses dérivés : *Völkerwanderung* (migration des peuples), *Volksbewaffnung* (armement du p.), *Volksschulbildung* (instruction du p.), *Volksvertretung* (représentation du p.), et *Volkswiderstand* (résistance du p.). *Massen* y figure également. Ce vocable, avant d'être parfois rendu

¹ **Caractères**, IX.

² **Les Quatre vents de l'Esprit**, I, XXXVI.

³ **Les Contemplations**, "Melancholia".

⁴ **La Pitié suprême**, IX.

⁵ Blackwell Référence, Oxford, 1983.

⁶ N. Bobbio, N. Matteucci, G. Pasquino, TEA/UTET, Torino, 1983 e 1990.

⁷ G. Labica/G. Bensussan éd., P.U.F., Paris, 4^{ème} éd., 2001

⁸ F. Gresle, M. Panoff, M. Perrin, P. Tripier, Nathan, Paris, 1990.

⁹ P.U.F., Paris, 1982.

¹⁰ **Les notions philosophiques, Dictionnaire**, t.2, P.U.F., Paris, 1990.

¹¹ **Index des matières des oeuvres de Marx et Engels**, ss la dtion de H.-J. Sandkühler, Pahl Rugenstein Verlag, Köln, 1983.

synonyme de "la classe porteuse du devenir de l'histoire"¹², a connu diverses fortunes sémantiques. Au singulier, *masse* a tout d'abord eu un sens péjoratif, l'assimilant à *populace*. Pour un Gabriel Marcel "les masses sont de l'humain dégradé, elles sont un état dégradé de l'humain"¹³. Dans la relation peuple-masses, on aurait deux versants d'une même réalité, dont *masses* représenterait l'aspect quantitatif et *peuple* l'aspect qualitatif. Dans **La Sainte famille**, Marx et Engels opposent *masses* à *critique*, afin de dénoncer les "critiques critiques" qui se considèrent comme une élite et prétendent statuer pour le plus grand nombre. En fait *peuple* et *masses* ont bien le nombre en commun. Le peuple c'est souvent la foule, qui est elle-même la masse rassemblée, en telle occasion fusionnelle. *Manifestation* dit aujourd'hui l'un et les autres. Mais la masse serait-elle composée d'*individus* et le peuple de *citoyens*? N'est-ce pas l'idée de Hugo :

"Le peuple qui se fait chaque jour moins difforme

Et qui deviendra grand sans cesser d'être énorme"¹⁴?

Le peuple ou "la multitude d'hommes d'un même pays", dit encore Littré; et Lénine: "la politique commence là où il y a des millions".

Masses est ouvertement synonyme de *peuple* dès que l'on évoque les "masses laborieuses" ou "populaires", face à la "poignée de profiteurs" ou, comme chez Marx, qui emploie peu le terme, distinctes du "petit commerce"¹⁵. Avec les révolutions russes et chinoises, les masses seront avant tout paysannes. Pour Lénine, *masses* ou *peuple* désignent indifféremment l'alliance du prolétariat et de la paysannerie, symbolisée par la faucille et le marteau, qui instaureront une "dictature démocratique"¹⁶. Le mot d'ordre adressé au parti, "plus avant dans les masses", s'entend de "l'ensemble des travailleurs et des exploités du capital, en particulier les moins organisés et les moins éduqués, les plus opprimés et les moins sensibles à l'organisation"¹⁷. Partant, nous pouvons éclairer le rapport masses/classes¹⁸. *Masses*, tout court, recouperait l'ensemble des composantes du corps social, à l'exception de la classe bourgeoise. L'expression "masses populaires" spécifie, comme le dit aussi Lénine, les prolétaires, les semi-prolétaires et les paysans pauvres, autrement dit "l'immense majorité du peuple"¹⁹. Or, "tout le monde sait que les masses se divisent en classes; qu'on ne peut opposer les masses et les classes que lorsqu'on oppose l'immense majorité dans son ensemble sans la différencier selon la position occupée dans le régime social de la production et les catégories occupant chacune une position particulière dans ce régime"²⁰. L'inclusion ou non de la petite-bourgeoisie fera donc la différence entre les deux définitions. Mais, dans tous les cas, les masses, "ouvrières" comprises, sont pensées comme l'entour et l'au-delà de la classe, i.e. le prolétariat; lequel, en tant que porteur de la conscience de sa position, représente la rupture avec l'indistinction numérique (il est "l'avant-garde" ou le "noyau"), comme avec l'opacité sociale (conscience de classe). Du même coup, le prolétariat se trouve investi d'une véritable "mission" au sein des masses. Il lui appartient de les organiser

¹² **Encyclopédie philosophique** universelle, ouvr. cit., art. "Masse (soc.)", p.1550.

¹³ Cité *ibid.* (**Les hommes contre l'humain**, Paris, La Colombe, 1951 et Fayard, 1968).

¹⁴ **Les quatre vents de l'esprit**, ouvr. cit., IV ("La Révolution")

¹⁵ Cf. lettre à Weydemeyer du 19 déc.1849.

¹⁶ Cf. "Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique", in **Oeuvres**, T. 9, p.51.

¹⁷ Cf. "Thèses sur les tâches du IIème Congrès de l'I.C.", in **Oeuvres**, Ed.Sociales Paris/Moscou T.31, p.196.

¹⁸ Je suis ici l'entrée "Masses" du **Dictionnaire critique du marxisme**, que j'ai rédigée, et à laquelle je renvoie.

¹⁹ Cf. **Oeuvres**, T. 24, p. 201.

²⁰ Cf. *ibid.*, T. 31, p.36.

et de les éduquer, selon une double chaîne de relations : la première, la plus générale, décrit les passages successifs des masses aux classes, aux partis et à leurs groupes dirigeants, -les chefs²¹. La seconde expose le lien particulier qui unit les masses et la classe, en faisant intervenir un maillon supplémentaire, celui du syndicat, en tant qu'"appareil au moyen duquel le parti est étroitement lié à la classe et à la masse"²², "transmission reliant l'avant-garde à la masse de la classe avancée et cette dernière à la classe laborieuse", qui, en Russie, se confond avec la paysannerie²³. Ce rapport du parti aux masses, qui notamment distingue le bolchévisme du blanquisme²⁴, nombre d'expressions devenues familières le manifestent, tantôt en termes de tâches à accomplir (travail ou actions *de masse*), tantôt en termes de structures (des mouvements et organisations *de masse* au parti *de masse*), tantôt en termes de finalité (ligne et démocratie *de masse*).

Est-ce à dire que le rapport parti-masse est un rapport de dirigeants à dirigés? En faveur d'une réponse affirmative, on trouve tout un courant, qui va de **L'Introduction de 1843** de Marx, assurant que la théorie devient "une force matérielle" dès qu'elle s'empare des masses"²⁵, au **Que faire?** de Lénine, appuyant la thèse kautskyste d'une nécessaire importation de la science par les intellectuels dans le mouvement ouvrier. Le même Lénine, bien après 1905, s'élèvera encore contre "l'assoupissement des masses prolétariennes"²⁶ et invitera "les masses paysannes et ouvrières" à se rééduquer pour édifier le communisme²⁷. La réponse négative manque encore moins de fondements. Ne sont-ce pas, selon la formule consacrée, "les masses qui font l'histoire"? Dans le moment même où il condamne le spontanéisme, Lénine évoque "les masses populaires, avec tout leur primitivisme virginal...qui commencent à faire l'histoire" et, à la "raison d'individus isolés", il oppose "la raison des masses qui devient une force vivante"²⁸. Il ne cesse de saluer "l'initiative des masses populaires"²⁹; d'en appeler à "sonder l'esprit des masses"³⁰; ou à "apprendre" auprès d'elles³¹; de rappeler, comme en 1921, que "remettre tout le pouvoir d'Etat entre les mains des masses laborieuses", c'est "l'essence du bolchévisme"³². La soumission aux masses atteint chez Mao Zedong au dithyrambe : "les masses populaires sont douées d'une puissance créatrice illimitée"; "elles nourrissent un enthousiasme débordant pour le socialisme"³³, etc. On notera qu'il ne fait aucune distinction entre peuple et masses, écrivant, dans la même page : "Le peuple, le peuple seul est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle" et "les masses sont les véritables héros..."³⁴. Il faut aller des masses aux masses, c'est à dire prendre leurs idées et les leur renvoyer, car "là où il y a des masses, on distingue *grosso modo* trois sortes d'éléments : ceux qui sont relativement actifs, ceux qui sont relativement arriérés et ceux qui sont entre les deux"³⁵. C'est pourquoi, dans la pratique des P.C, la plus étroite tutelle n'a pas été

²¹ Cf. "La maladie infantile...", in **Oeuvres**, T. 31, p. 36 et 42, où la même relation est exposée dans le sens inverse.

²² Ibid., p.42.

²³ Ibid., T. 32, p.14, 60 et suiv. Et 67 et suiv.

²⁴ Ibid., T. 24, p.264.

²⁵ Cf. éd. bilingue, Aubier, Paris, p.78-81.

²⁶ **Oeuvres**, t.31, p. 94.

²⁷ Ibid., p. 382.

²⁸ Ibid., t. 10, p. 260.

²⁹ Ibid., exemple : t.31, p. 373.

³⁰ Ibid., t. 32, p. 385.

³¹ Ibid., t. 24, p. 64.

³² Ibid., t. 32, p.168.

³³ Cf. le chapitre "Ligne de masse" des **Citations du Président Mao** ("Petit livre rouge"), Pékin, 1966.

³⁴ Ibid., p. 134; également p. 137.

³⁵ Ibid., p. 147.

incompatible avec la plus vive apologie. J'ajouterai : continue à être, et pas seulement dans les P.C., sur le mode : "ils ne nous ont pas compris..."

Risquons le graphisme suivant :

Quelques remarques :

1. Strictement antithétiques, le *Lumpenproletariat*³⁶ et l'*Aristocratie ouvrière* ne peuvent être complètement exclus des *Masses ouvrières*, le premier, parce que telle de ses fractions peut s'y dissoudre et même passer dans le prolétariat, en fonction du marché du travail; la seconde, parce qu'elle provient directement du prolétariat.
- 2 *Aristocratie* (et/ou) *bourgeoisie* sont opposables à *Masses/Peuple*, pour d'évidentes raisons de pouvoir. Écoutons encore Hugo :

".....la couronne est un crime

Quand le peuple au gibet s'agite agonisant,

Pas un fil de la corde, hélas, n'est innocent"³⁷.

Les classes dominantes sont cependant partie du peuple, sinon des masses, *en principe*, quand le peuple s'entend de la nation ("le peuple français") et *en réalité*, chaque fois qu'une occurrence historique efface (toujours provisoirement) les distinctions de classes. Car, à la différence des masses, le peuple apparaît souvent comme une unité transcendante, au-delà des classes qui le constituent.

Divers cas de figures peuvent être distingués :

1. Selon le "moment" historique:
2. Celui de la révolution. On évoque alors "la volonté du peuple". Ainsi, en 1789, où le péjoratif *plèbe* est commué en *peuple*, le clivage passe entre ce dernier et l'aristocratie, -entre nouveau et ancien régime. Pour un Robespierre, qui se situe à l'intérieur même du procès révolutionnaire, la césure revêt un caractère moral, qui oppose "la vertu", d'essence populaire, à "la horde des fripons", qui se constitue et se reconstitue, en dépit d'épurations successives, au sein des représentants du peuple. Vertu et Terreur forment couple³⁸. Le peuple s'affirme de rejeter ce qui n'est pas lui, le non-peuple.
3. Celui de la guerre. C'est "le peuple en armes". Face à l'ennemi, le peuple apparaît comme homogène. Ses composantes disparaissent dans une identification qui désigne l'Autre, -l'Etranger, comme son négatif. Pour le traître il n'est pas d'autre châtiment que la mort. Quant au barbare, il n'est pas seulement celui qui ne parle pas le grec, il est le non-civilisé. Hugo toujours :

"Aucun peuple ne tolère

Qu'un autre vive à côté...

C'est un Russe! Egorge, assomme

Un Croate, feu roulant!"³⁹.

Ou Eluard :

"Le peuple grec n'est pas un peuple complaisant...

Le peuple tout entier ouvre une porte immense

³⁶ Cf. **Dictionnaire critique du marxisme**, ouvr. cit., s.v.

³⁷ **La pitié suprême**, V.

³⁸ Cf. G. L., **Robespierre, Une politique de la philosophie**, Paris, P.U.F., 1990, passim

³⁹ **Les chansons des rues et des bois**, III, "Liberté, égalité, fraternité".

A la paix désarmée et c'est là que succombent

Les Barbares c'est là que leur sang sèchera"⁴⁰

Trois cas sont toutefois à distinguer :

- 1.2.1. Celui de la guerre révolutionnaire (à rapprocher de 1.1.), qu'un peuple mène, par exemple, contre son occupant. L'actuelle *Intifada-Al-Aqsa* des Palestiniens, malgré la considérable disparité du rapport de forces qui l'oppose à Israël, est assimilable à une guerre de libération. Et le monde arabe, -"la nation arabe" (*umma*) qui la soutient, ne s'entend que des peuples qui la composent, à l'exclusion de leurs gouvernements.
- 1.2.2. Celui de la guerre classique. Si nous pensons à "celle que je préfère", comme l'a chantée Brassens, on aura garde d'oublier que le *consensus* de la "patrie en danger" s'y fissure, pour minoritaires qu'elles soient, avec les désertions et les insoumissions, tandis que les conférences révolutionnaires de Kienthal et de Zimmerwald dressent les prolétariats de chaque puissance belligérante contre leurs bourgeoisies réciproques qui les transforment "en chair à canon" au service de leurs seuls intérêts.
- 1.2.3. Celui de la guerre coloniale, qui joue comme un véritable contre exemple, puisque les gouvernements, contestés par leurs opinions (Algérie), vont jusqu'à renoncer à faire appel au contingent (Vietnam/France) et se trouvent parfois obligés de céder devant les contestations (Vietnam/U.S.A.).
- 1.2.4. Selon les configurations inter/supra-nationales. C'est actuellement le cas de l'Europe, où la volonté unitaire affichée et ses premiers actes (traités, monnaie commune) n'ont point encore débouché sur une figure politique (fédéralisme, union de nations?). Les rivalités et les inégalités nationales y demeurent aussi vivaces que les compétitions inter-impérialistes. L'hégémonie des préoccupations économiques qui laisse au social la portion la plus congrue laisse transparaître les luttes de classes derrière les identités nationales, "l'Europe des peuples contre l'Europe des rois", selon la formule chère à Mazzini. On pourrait même se demander si les peuples ne possèdent pas quelques traits distinctifs propres permettant de les identifier, indépendamment de leurs disparités socio-économiques et historiques, sur le mode vulgarisé, mais point neutre, de la Suédoise blonde, du Français cavaleur, de l'Allemand lourdingue ou de l'Ecossois Harpagon. A peine est-il nécessaire de faire mention du "peuple élu", qui ne facilite guère les approches...
- 1.2.5. Selon le discours du droit. La *res publica* nomme la chose du peuple, le bien commun, la communauté. Elle est, chez Bodin, le "droit au gouvernement", qu'il soit monarchique, aristocratique ou démocratique, affronté à la violence ou anarchie. Elle se distingue, chez Montesquieu, de la monarchie et du despotisme, par une "relative" égalité, la "vertu" et les lois comme expression de la "volonté populaire". Autrement et généralement dit, elle représente le régime qui a une légitimité populaire. C'est avec Rousseau, on le sait, que la terminologie elle-même se met en place, une fois formé le "corps moral et collectif", qui se substitue à "la personne particulière de chaque contractant". "Cette personne publique qui se forme ainsi par l'union de toutes les autres prenait autrefois le nom de *Cité*, et prend celui de *République* ou de *corps politique*, lequel est appelé par ses membres *Etat* quand il est passif, *Souverain* quand il est actif, *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des associés ils prennent collectivement le nom de *peuple* et s'appellent en particulier *citoyens* comme participants à

⁴⁰ **Poèmes politiques**, "La Grèce en tête".

l'autorité souveraine, et *sujets* comme soumis aux lois de l'Etat", - termes, ajoute Rousseau, qui "se confondent souvent et se prennent l'un pour l'autre"⁴¹.

Le monarque, le tyran, le dictateur disent : "mon peuple". Pour le républicain, l'institué n'est autre que l'instituant, "le peuple", qui ne devient tel que par le contrat, -sujet et objet de la volonté générale. C'est ce peuple-là qu'ont exalté les révolutionnaires : Marat, "l'ami du peuple" ou Robespierre, servant "la cause du peuple" et affirmant "je suis du peuple, je ne suis que cela". Grâce à la révolution française, la souveraineté du peuple a éliminé le droit divin. "Ce qui constitue une République, c'est la destruction totale de ce qui lui est opposé" (Saint-Just)⁴². La notion de souveraineté reçoit dès lors une acception inédite. Montesquieu distinguait une souveraineté démocratique, qu'il nommait "commerçante" à Athènes, et à Rome, et une souveraineté aristocratique, "militaire" à Sparte, à Venise et à Gênes. "Lorsque, dans la république, le peuple en corps a la souveraine puissance, c'est une démocratie; lorsque la souveraine puissance est entre les mains d'une partie du peuple cela s'appelle une aristocratie"⁴³. Bodin parlait déjà de la "puissance de donner et de casser la loi". Siéyès affirme encore, dans son discours du 7 septembre 1789; que le peuple se confond avec la représentation nationale⁴⁴. Il cautionne ainsi, par avance, nos pratiques contemporaines (démocratiques et républicaines) de "démocratie représentative" réduisant les citoyens à nouveau à un rôle "passif", tandis que les intermittences électorales, où s'aliènent les souverainetés, se convertissent en abstention généralisée. On n'y insistera pas, sinon pour souligner combien s'avère nécessaire la réhabilitation de l'idée de *souveraineté populaire*. Contre tous les consensus, singulièrement résignés, elle forme la condition en dehors de laquelle il n'est pas possible de parler de *citoyenneté*, de *démocratie*, ou même tout simplement de *politique*. Contre la thèse impérialiste, qui tente d'imposer le concept de "souveraineté limitée", afin de justifier ses agressions militaires (cf. l'OTAN contre la Yougoslavie), elle est à inscrire dans *le droit des peuples*, soigneusement ignoré et qu'il est urgent d'imposer.

Georges Labica

⁴¹ Du contrat social, "Univers des Lettres Bordas", 1985, Liv. I, ch. VI, 54-67.

⁴² Cité par Lucien Jaume, "Les équivoques de la souveraineté sous la Révolution française", dans **Penser la souveraineté à l'époque moderne et contemporaine**, ss la direction de Gian Mario Cazzaniga et Yves Charles Zarka, Edizioni ETS, Pisa et Libr. J. Vrin, Paris, p.340.

⁴³ **De l'Esprit des Lois**, Ed. du Seuil 1964, II, 2.

⁴⁴ Cf. L. Jaume, art. et ouvr. cit., p.352.